



HAL
open science

Amérique au singulier, Amériques au pluriel. À quoi nous sert la perspective hémisphérique ?

Elise Capredon, Elsa Devienne, Félix Landry

► To cite this version:

Elise Capredon, Elsa Devienne, Félix Landry. Amérique au singulier, Amériques au pluriel. À quoi nous sert la perspective hémisphérique ?. *Nuevo mundo Mundos Nuevos*, 2013, 10.4000/nuevo-mundo.66117 . hal-01639850

HAL Id: hal-01639850

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01639850>

Submitted on 19 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Amérique au singulier, Amériques au pluriel : à quoi nous sert la perspective hémisphérique ?

Elise Capredon, Elsa Devienne et Félix Landry



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/66117>

DOI : 10.4000/nuevomundo.66117

ISSN : 1626-0252

Éditeur

Mondes Américains

Ce document vous est offert par Université Paris Nanterre



Référence électronique

Elise Capredon, Elsa Devienne et Félix Landry, « Amérique au singulier, Amériques au pluriel : à quoi nous sert la perspective hémisphérique ? », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], Colloques, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 19 mars 2018. URL : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/66117> ; DOI : 10.4000/nuevomundo.66117

Ce document a été généré automatiquement le 19 mars 2018.



Nuevo mundo mundos nuevos est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Amérique au singulier, Amériques au pluriel : à quoi nous sert la perspective hémisphérique ?

Elise Capredon, Elsa Devienne et Félix Landry

- 1 Le MASIPO (Mondes Américains : Sociétés, Circulations, Pouvoirs, XV^{ème} – XXI^{ème} siècles), laboratoire auquel nous appartenons¹, présente la particularité de réunir des chercheurs spécialisés dans l'étude des diverses sociétés américaines, du Nord au Sud. Cependant, travailler sur un terrain américain, est-ce travailler sur l'Amérique en tant que telle ? Dans le contexte d'un essor bienvenu des recherches en sciences humaines menées dans des cadres transnationaux, et/ou dans des perspectives comparatistes, sommes-nous en mesure de construire un objet « Amérique » ? En avons-nous d'ailleurs l'utilité ? C'est afin non pas d'apporter une réponse tranchée à ces questions, mais de susciter un ensemble de réflexions dans leur sillage, que nous avons organisé une journée d'étude sur le thème de la « perspective hémisphérique ». Dix doctorants y ont eu la possibilité de confronter leurs recherches et leurs outils d'analyse au défi méthodologique posé par l'hypothèse de constructions historiographiques, d'expériences collectives ou de processus historiques américains, et non simplement situés en Amérique ou portant sur une partie de l'Amérique.
- 2 Lorsque nous évoquons une perspective hémisphérique, expression peu familière au lectorat francophone, nous nous rattachons à la notion étatsunienne d'« hémisphère occidental », c'est-à-dire les Amériques, opposé à un « hémisphère oriental » correspondant à notre « Vieux Monde ». Alors que certains historiens médiévistes désignent comme histoire hémisphérique une histoire intégrée de l'Eurasie et de l'Afrique, nous entendons par perspective hémisphérique un regard porté sur le continent américain dans son ensemble. Elle est à distinguer de perspectives plus locales, du micro-terrain aux cadres régionaux ou nationaux traditionnels, mais aussi des perspectives « atlantique » et « globale » dont l'essor renouvelle constamment les historiographies américanistes².

- 3 C'est en procédant en quelque sorte par élimination que nous en sommes venus à adopter cette formulation, lors d'une discussion collective. Plutôt qu'« hémisphérique », notre perspective aurait pu être « continentale » ou « panaméricaine ». Toutefois, il nous a fallu reculer devant le sens particulier d'une perspective « continentale » dans l'historiographie étatsunienne contemporaine, le terme évoquant non une histoire du continent américain du Nord au Sud, mais une histoire de l'ensemble du territoire actuel des États-Unis y compris aux périodes où telle ou telle de ses parties échappe au monde anglo-saxon, c'est-à-dire le rattachement à l'historiographie sur les États-Unis d'une histoire de l'intérieur continental nord-américain aux périodes précédant la conquête de l'Ouest³. De plus, évoquer une « continentalité » américaine nous semblait marginaliser ou exclure la Caraïbe, pourtant centrale dans les réflexions portant sur les connexions, les circulations ou la comparaison entre les Amériques anglaise, néerlandaise, française, espagnole, indigène et afro-descendante. Quant à la notion de panaméricanisme, elle nous semblait porteuse d'une connotation politique risquant de court-circuiter un débat censé porter sur des enjeux d'interprétation scientifique et de méthodologie de la recherche.
- 4 Bien qu'aucun des participants de cette journée d'études ne mène de recherche sur un phénomène à l'échelle des Amériques dans leur ensemble, ce qui ne serait d'ailleurs guère compatible avec les exigences de précision documentaire propres au doctorat, il nous a semblé opportun de nous demander si le passage de nos recherches au crible d'un regard hémisphérique, même rapide voire superficiel, pouvait ou non se révéler heuristique. Il en est résulté un ensemble de présentations qui, sans prétendre poser les jalons d'une histoire ou d'une anthropologie de l'Amérique, illustrent l'émancipation en cours des recherches américanistes vis-à-vis de leurs découpages habituels en aires culturelles et linguistiques. Elles sont, nous l'espérons, dans une certaine mesure représentatives des recherches actuellement menées par les jeunes membres d'un laboratoire « américaniste » au sens fort du terme.
- 5 Parler de perspective hémisphérique, c'est ainsi d'abord emprunter un concept à une discipline, l'histoire. C'est en effet par l'histoire, et par l'histoire de la « période moderne » (du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle) en particulier, que l'on peut identifier les grands traits de ce qu'aurait pu être une expérience américaine, la traversée par les sociétés américaines d'un ensemble de processus historiques à la fois spécifiques aux Amériques – ou du moins présentant en Amérique un « air de famille » – et observables peu ou prou de l'Alaska à la Terre de Feu. On peut ainsi écrire, ou du moins envisager, une histoire transnationale – trans-impériale ? – de la « Découverte », de la « Conquête », de la mise en place, de la consolidation, puis du fonctionnement et de l'évolution de sociétés coloniales, jusqu'à l'accession aux indépendances et à la formation d'États-nations au XIX^{ème} siècle. Un prolongement jusqu'au très contemporain est possible, notamment concernant les diverses « questions indigènes » dont l'étude dépasse de loin le cadre disciplinaire de l'histoire, encore que les « indigénités » américaines contemporaines soient éminemment les produits de l'histoire jusqu'à un certain point commune des Amériques.
- 6 Il va de soi que ces processus ne peuvent être compris qu'en prenant également en compte aussi bien les spécificités locales que les cadres impériaux, le « monde atlantique » et l'histoire globale. Il ne s'agit pas ici de défendre une perspective contre une autre, encore moins d'isoler les Amériques du reste du monde mais, en envisageant la possibilité d'une histoire commune, ou de phénomènes contemporains hérités d'une histoire commune, de « forcer » la comparaison entre des réalités habituellement supposées distinctes, contrastées. En effet, les destinées divergentes, sur le plan

économique et géopolitique, des États-nations américains au XX^{ème} et au XXI^{ème} siècles, de la superpuissance étatsunienne aux diverses facettes d'un Tiers Monde ibéro-américain et caribéen, ainsi que le poids des cadres nationaux dans l'écriture de l'histoire, ont sans doute conduit à sous-estimer les similitudes, les connexions et les passages entre les différentes parties des Amériques avant la « grande divergence » que suppose l'essor étatsunien.

- 7 De manière schématique, l'adoption d'une « perspective hémisphérique » peut conduire à deux types de démarches, qu'il convient de distinguer : 1) l'étude de phénomènes concernant tout ou une grande partie des Amériques (les esclavages, les colonisations, la formation des États-nations, etc.), à l'échelle du continent ou par comparaison de terrains dispersés dans ses différentes parties ; et 2) l'étude d'interactions, connexions, échanges et circulations, mêmes ponctuels, entre des domaines habituellement cloisonnés (les voyages et migrations, les échanges commerciaux, les changements de souveraineté, etc.), ce qui impose au chercheur de confronter aussi les traditions historiographiques. L'une et l'autre démarches répondent en quelque sorte à l'appel pionnier de Herbert Bolton, dont l'enseignement d'une « histoire des Amériques » à Berkeley, dans la première moitié du XX^{ème} siècle, ambitionnait à la fois l'élaboration d'une connaissance historique panaméricaine, et l'enrichissement de l'historiographie portant sur les États-Unis par la prise en compte des domaines limitrophes, espagnol et français notamment⁴. Il aurait aussi été possible de réfléchir aux Amériques dans une perspective d'histoire, de sociologie ou d'anthropologie des relations internationales, des projets politiques panaméricains, des organisations régionales, etc., mais à une exception près, cet angle d'approche n'a pas été retenu par les participants.
- 8 L'occasion se présentait encore de se confronter au défi de l'interdisciplinarité dans la recherche en sciences humaines, la journée d'étude faisant se côtoyer historiens et anthropologues. En effet, dans le vocabulaire scientifique francophone, un « américaniste » apparaît d'abord comme un anthropologue étudiant un ou plusieurs peuples autochtones des Amériques. Pourtant, ce n'est pas dans le cadre de cette discipline qu'il s'avère le plus aisé de sortir des découpages régionaux ou locaux habituels, ne serait-ce que du fait de la spécificité d'une pratique scientifique de confrontation d'une observation de terrain extrêmement localisée avec un outillage théorique, ou du moins analytique, issu du dialogue entre des traditions intellectuelles « occidentales ». Bien que l'on ne fasse pas d'ethnologie « des Américains », au sens d'habitants actuels du continent américain dans leur ensemble, on aborde bien par l'ethnographie et l'anthropologie des questions qui se posent dans plusieurs espaces américains, et des thèmes tout à fait susceptibles de faire l'objet de comparaisons, si ce n'est de terrains croisés, entre « Nord » et « Sud ».

Panel 1 : Écrire l'histoire politique des Amériques à l'échelle du continent (XIX^{ème} siècle)

- 9 Les trois premières contributions de la journée ont tâché, en empruntant des chemins différents, de jeter un pont entre l'histoire politique des États-Unis et de l'Amérique espagnole au XIX^{ème} siècle. Si l'on est tenté, à tort, de penser la comparaison impossible au regard de l'histoire politique du continent américain au XX^{ème} siècle, les trois intervenants ont rappelé qu'une telle vision duale est largement dépassée, comme l'a souligné Nikita Harwich (Université Paris Ouest Nanterre, ESNA), discutant de ce panel.

- 10 Nicolás Ocaranza (EHESS, CERMA) et Emmanuelle Pérez (EHESS, CENA) ont tous deux choisi la voie de l'historiographie pour entrer dans une perspective hémisphérique à partir de leurs travaux de thèse, consacrés respectivement à la transformation des langages politiques à l'époque des révolutions d'indépendance hispano-américaines, et à l'apprentissage de la politique en Californie au XIX^{ème} siècle. Nicolás Ocaranza a proposé une réflexion historiographique sur les possibilités d'une étude comparée des indépendances hispano-américaines dans une perspective « atlantique ». Il a dressé un panorama de l'évolution de la recherche sur ces indépendances, depuis l'hégémonie d'une vision nationaliste jusqu'au changement de paradigme des années 1970 (les historiens mettant alors l'accent sur les continuités entre période coloniale et période postérieure à l'indépendance), puis à l'apparition dans les années 1990 de la « nouvelle histoire politique latino-américaine », qui entend étudier les indépendances dans un contexte euro-américain. Ocaranza souligne la difficulté de faire dialoguer les historiographies, dans la mesure où la plupart des historiens hispanophones travaillent dans ce contexte « euro-américain », tandis que leurs homologues anglophones, préfèrent en général raisonner dans le cadre d'une histoire « atlantique ». Mettre en regard le monde atlantique et le monde hispanique est cependant essentiel pour dépasser, une fois pour toutes, des cadres nationaux trop restrictifs, et pouvoir sortir des exceptionnalismes. La perspective atlantique permet aussi d'inclure les Caraïbes, de mettre en évidence le rôle des esclaves en tant qu'acteurs politiques de ces révolutions et de remettre en question les oppositions schématiques entre un Nord individualiste, protestant et moderne et un Sud communautaire, catholique et conservateur.
- 11 L'espace étudié par Emmanuelle Pérez, la Californie, est tour à tour sous souveraineté espagnole, mexicaine puis étatsunienne au cours du XIX^{ème} siècle. Si son travail de thèse apparaît donc comme « naturellement » hémisphérique, elle a également préféré confronter les historiographies hispanophones et anglophones afin de montrer la difficulté d'appréhender un territoire ancré dans deux « romans nationaux » contradictoires. Les travaux sur la Californie et sur le Sud-ouest étatsunien produits aux États-Unis tiennent très rarement compte de l'historiographie mexicaine. Inversement, le territoire a été peu étudié au Mexique puisqu'il ne fait plus partie de la nation telle qu'elle existe aujourd'hui. Afin de faire entrer ces deux historiographies en dialogue, Emmanuelle Pérez s'est penchée sur deux thèmes qui sont au centre de l'une comme de l'autre : la frontière (thème particulièrement cher aux historiens étatsuniens) et la transformation des formes de politisation après les révolutions et les indépendances (domaine de recherche très dynamique au Mexique). En croisant ces deux approches, et en se demandant comment la situation de frontière influence la politisation des populations après l'indépendance mexicaine puis l'annexion par les États-Unis, elle offre dans sa contribution un nouveau regard sur la Californie du XIX^{ème} siècle.
- 12 Félix Landry a, quant à lui, abordé la perspective hémisphérique à travers la personne de Domingo Faustino Sarmiento, successivement opposant en exil à la dictature de Juan Manuel de Rosas (fin des années 1830-1852), ambassadeur aux États-Unis (1865-1868) et président de la République argentine (1868-1874). Au cours de son séjour étatsunien, Sarmiento écrit deux ouvrages dans lesquels il se sert de la jurisprudence nord-américaine née de la Guerre de Sécession (ou du moins de ce qu'il veut bien en retenir) pour justifier son rôle dans la rébellion d'Ángel Vicente Peñaloza qu'il a violemment réprimée en 1863 en tant que gouverneur de San Juan. À l'aide de cet exemple, Félix Landry montre avec précision comment la circulation des discours et des écrits pose la

question de la comparabilité des pratiques de pouvoirs. Par ailleurs, la comparaison de Sarmiento, quoiqu'elle soit par bien des aspects discutable, montre que la Guerre civile étatsunienne constitue bien un terrain d'observation et de réflexion pour ce membre de l'élite libérale hispano-américaine. Preuve que les contextes étatsunien et hispano-américain, dans cette période de construction des États-Nations, ne lui semblaient sans doute pas si différents, et que l'incomparabilité de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud est donc largement une construction postérieure.

Panel 2 : Quelle place des femmes dans l'espace public ? Regards croisés

- 13 Si les études sur le genre n'ont pas fait l'objet de la création d'un axe de recherche spécifique au sein du MASCIPPO, elles n'en constituent pas moins une thématique importante abordée directement ou indirectement par plusieurs membres du laboratoire dans le cadre de leurs travaux sur les Amériques. Les deux doctorantes en histoire réunies dans ce panel, Virginie Adane (EHESS, CENA) et María Elvira Álvarez (EHESS, CERMA), en ont fait une composante centrale de leurs sujets de thèse, bâtis, pour l'une, autour des rapports de genre en Nouvelle-Néerlande au XVII^{ème} siècle et, pour l'autre, autour du rôle des femmes dans la sphère publique en Bolivie au milieu du XX^{ème} siècle. À l'occasion de cette journée d'étude, la première a proposé une réflexion historiographique tirée de son travail de thèse, dont l'un des enjeux majeurs est d'explorer la place des femmes dans un foyer de colonisation hollandais en Amérique du Nord en dépassant la lecture exceptionnaliste habituellement mobilisée dans l'étude de cette colonie. La tâche est d'autant plus ardue que la construction de l'exceptionnalisme hollandais en Amérique repose en partie sur le statut juridique original accordé aux femmes dans cette société. Dans sa contribution, Virginie Adane s'intéresse ainsi aux opportunités offertes par la perspective hémisphérique pour contourner cette difficulté. Elle montre notamment comment le recours à des historiographies portant sur d'autres territoires coloniaux dans les Amériques (de New Haven à Quito) permet de réévaluer le rôle des femmes en Nouvelle-Néerlande à l'aune de problématiques plus vastes telles que les rapports interraciaux ou les nouvelles hiérarchies sociales émergeant en situation coloniale.
- 14 Relativiser l'exceptionnalité de son objet pour mieux en saisir toutes les nuances et la complexité en faisant appel à la perspective hémisphérique, telle est la démarche adoptée par Virginie Adane. La seconde contribution de ce panel est en quelque sorte fondée sur une logique inverse puisque María Elvira Álvarez a choisi de se pencher sur le parcours d'une femme remarquable, qui prend tout son relief et toute sa singularité lorsqu'on l'examine sous l'angle de sa dimension hémisphérique. S'écartant de son sujet de thèse, elle s'est intéressée à une voyageuse et écrivaine espagnole du XIX^{ème} siècle, Emilia Serrano, baronne de Wilson, dont elle a exhumé par hasard un ouvrage dans les archives de la Bibliothèque Nationale de Bolivie, à Sucre. Frappée par la trajectoire hors du commun de cette intellectuelle qui, s'affranchissant du rôle assigné aux femmes à son époque, a entrepris d'arpenter le continent américain et d'étudier l'histoire, les coutumes et les mœurs de ses différents peuples, María Elvira Álvarez a présenté dans sa contribution les principales étapes de sa carrière et de ses voyages en s'attachant à faire apparaître les connexions panaméricaines qu'elle a tissées et la dimension « féministe » de ses idées et de son œuvre. Elle a également évoqué les principales publications d'Emilia Serrano, notamment le livre qui avait attiré son attention, intitulé

América y sus mujeres (1890), hommage aux femmes américaines, illustres et ordinaires, à travers lequel la voyageuse espagnole s'efforce de réhabiliter le rôle des figures féminines dans l'histoire des nations du continent.

- 15 Quoique fort distinctes, à la fois par les sujets traités et par leurs approches, les deux communications de ce panel nous interpellent sur la place des femmes en tant que protagonistes de l'histoire des Amériques mais aussi en tant que productrices de savoir historique, comme l'a souligné Capucine Boidin (IHEAL, MASIPO), discutante du panel. Pourquoi une auteure aussi prolifique qu'Emilia Serrano, qui a produit des connaissances sur les sociétés américaines de son époque, du Canada à la Patagonie, en abordant de nombreux domaines (politique, éducation, coutumes, etc.) est-elle si peu connue et son œuvre si peu diffusée et étudiée ? Cette ignorance montre à quel point le travail des femmes, portant de surcroît sur les femmes dans le cas d'Emilia Serrano, tend encore aujourd'hui à être éclipsé par les productions littéraires et scientifiques masculines. Notons toutefois que la méconnaissance de l'œuvre d'Emilia Serrano peut également s'expliquer par la dispersion de ses travaux, publiés dans plusieurs pays européens et américains. À ce sujet, Capucine Boidin a fait valoir l'intérêt, pour les doctorants et les chercheurs américanistes, de développer le travail collectif et de ne pas hésiter, lorsque l'objet de recherche s'y prête, non seulement à échanger lors de manifestations académiques, mais aussi à collaborer dans des tâches du travail scientifique (comme la collecte des données de première main ou l'écriture) traditionnellement menées à bien de manière individuelle.

Panel 3 : Constructions identitaires et autochtonie dans les Andes

- 16 Les préoccupations des intervenants du troisième panel recourent en partie la thématique de l'Axe « anthropologie contemporaine » du MASIPO, qui porte sur les « régimes d'historicité, les politiques de la mémoire et les identités ethniques et nationales dans les Amériques (XVI^{ème}-XXI^{ème} siècles) ». Centrés sur l'aire géographique andine, les travaux de Mirko Solari Pita (EHESS, CERMA), Nathalie Santiesteban (EHESS, CERMA) et Juan José Heredia Neyra (Paris X, ESNA) abordent en effet des processus passés et présents de constructions identitaires ethniques et nationales.
- 17 Doctorant en anthropologie, Mirko Solari Pita s'intéresse aux transformations de l'ethnicité chez des descendants des Cañari, un peuple andin dispersé à l'époque des Incas. Il cherche à mettre en évidence et à comparer les stratégies d'adaptation, d'intégration, mais aussi de résistance de quatre groupes identifiés comme d'origine cañari face aux milieux culturels dominants, de la fin de l'empire inca à l'époque contemporaine. Cette entreprise ambitieuse, qui s'appuie sur une étude ethnohistorique sur la longue durée conjugée à une enquête ethnographique multisituée (dans quatre localités, en Equateur, au Pérou et en Bolivie), ne sera pleinement menée à bien, du fait de son ampleur, que dans la thèse de l'auteur. La contribution présentée ici synthétise les étapes, les enjeux et surtout les premiers résultats de cette recherche de longue haleine. Mirko Solari Pita y fait apparaître des dynamiques de redéfinition identitaire contrastées selon les cas étudiés et les époques concernées, ce qui lui permet de réfuter la pertinence des interprétations de types « essentialiste » ou « stratégiste » du fait ethnique. Il montre également qu'en dépit de la diversité de leurs « parcours identitaires », les quatre groupes

examinés appartiennent à un même monde quechuaphone ou aymaraphone rural et indigène qui s'oppose, dans les représentations locales, à un monde hispanophone plutôt urbain et métis. Dans la dernière partie de son texte, il se penche sur les enjeux identitaires actuels de ces populations dans le contexte de la montée en puissance des mouvements indigènes andins au XXI^{ème} siècle.

- 18 Nathalie Santiesteban propose, elle aussi, une analyse des processus de construction identitaire chez une population andine rurale majoritairement quechuaphone. Cette doctorante en anthropologie se focalise plus spécifiquement sur les mécanismes de production et de reproduction des catégories identitaires durant le carnaval de San Pablo – chef-lieu d'un district éponyme de la région de Cuzco – à travers l'étude des pratiques festives et rituelles organisées lors de cet évènement annuel. Elle considère que dans cette localité, le carnaval constitue un moment propice pour affirmer les identités collectives locales, à la fois métisses et indigènes. Grâce à une description ethnographique détaillée des espaces investis pendant cette fête et des activités qui s'y déroulent, elle fait apparaître une série d'oppositions (métis/indigènes, agriculteurs/éleveurs, *pueblo*/communautés, masculin/féminin, etc.) qui structurent les représentations identitaires locales. Comme elle le précise, les termes de ces oppositions sont néanmoins conçus comme complémentaires, et c'est de leur réunion que naissent les catégories d'identification les plus inclusives telles que l'appartenance « *sanpablina* » (de San Pablo) ou « cuzquénienne ». Elle étaye son raisonnement en faisant notamment référence à un article de Nathan Wachtel sur les identités collectives dans les Andes méridionales (Wachtel, 1992).
- 19 Juan José Heredia Neyra s'attache quant à lui à faire l'analyse critique d'une certaine image de l'identité péruvienne promue dans des manuels scolaires contemporains, dont le contenu est fondé sur les travaux d'un historien renommé au Pérou, Pablo Macera Dall'Orso. Il identifie en particulier deux concepts-clés, « l'autochtonie » et « l'autonomie », qui sous la plume de cet historien du XX^{ème} siècle, seraient mis au service d'un discours nationaliste « indigéniste » exaltant un passé préhispanique idyllique et présentant la domination occidentale, amorcée avec la conquête espagnole et perpétuée sous diverses formes, notamment économique, jusqu'à nos jours, comme la source de tous les maux du Pérou. Macera aurait en effet développé, à l'aide de ces concepts, une histoire nationale fondée sur l'idée qu'il existait avant la colonisation un peuple péruvien originel, uni et autonome, régnant sur un territoire ancestral vierge de toute intrusion étrangère. Juan José Heredia Neyra réfute cette version de l'histoire péruvienne qui continue à être enseignée dans les manuels scolaires en dénonçant les simplifications et les anachronismes qu'elle recèle.
- 20 Ces trois contributions constituent ainsi des réflexions stimulantes pour repenser les identités collectives dans les Andes et plus particulièrement la place des populations indigènes dans les représentations identitaires. Les trois approches – ethno-historique, ethnographique et historique – que leurs auteurs mettent en œuvre pour aborder cette thématique sont par ailleurs représentatives de la recherche pluridisciplinaire développée par le MASIPO. On note en revanche que l'articulation des problématiques de ces intervenants à une perspective hémisphérique s'est révélée plus délicate que dans les autres panels. L'objet d'étude de Mirko Solari Pita est certes transnational mais il ne franchit pas les frontières de l'aire andine, tandis que ceux de Nathalie Santiesteban et Juan José Heredia Neyra restent cantonnés au cadre local pour l'une et national [attention, Juan proposera peut-être un texte final plus hémisphérisé] pour l'autre.

- 21 Thomas Grillot (CNRS, CENA), discutant de ce panel, a donc suggéré plusieurs pistes permettant d'enrichir ces recherches par le recours à une perspective hémisphérique. Parmi elles, le fait d'inscrire les processus de construction identitaire indigène ou indigéniste dans le cadre plus vaste des mouvements de revendication des droits des peuples autochtones (démarche ébauchée par Mirko Solari Pita dans la dernière partie de son travail) qui ont émergé, de l'Alaska à la Terre de Feu⁵, tout au long du XX^{ème} siècle avant de prendre une ampleur inédite au cours des dernières décennies, aurait constitué une option judicieuse. De la même manière, en ce qui concerne les peuples indigènes, une approche par le religieux aurait pu permettre de dégager des connexions avec l'Amérique du Nord, que ce soit par le biais de l'étude du rôle des missionnaires états-uniens ou des églises évangéliques (aujourd'hui souvent d'envergure transnationale) parmi ces populations, ou par celui de l'étude des nouvelles formes de chamanisme, qui incorporent des éléments issus de courants spirituels tels que le New Age. Les questions de la migration des populations rurales andines, ou encore du « tourisme ethnique », bien qu'un peu plus éloignées des préoccupations des intervenants, représentaient d'autres possibilités d'élargissement de leurs champs d'investigation. Enfin, d'un point de vue épistémologique, une réflexion sur le rôle de l'anthropologie nord-américaine dans l'anthropologie andine, aurait pu être une alternative à une « hémisphérisation » de l'objet d'étude en lui-même.

Panel 4 : Histoire atlantique (époque moderne)

- 22 Les dernières contributions de cette journée d'étude nous plongent dans l'histoire de deux colonies françaises aux Amériques, l'île de Maragnan, qui a donné son nom à l'actuel État du Maranhão au Brésil, et Saint Domingue, partie occidentale de l'île d'Hispaniola, rebaptisée Haïti lors de son indépendance en 1804. La nécessaire référence à la métropole, voire à un espace beaucoup plus vaste⁶, pour appréhender les expériences coloniales françaises sur ces territoires inscrivent ces deux études dans le champ de « l'histoire atlantique »⁷.
- 23 Doctorante en histoire, Géraldine Méret (EHESS, CRBC) a orienté son travail sur l'expérience de pères capucins qui tentent en 1612 d'implanter une mission sur la côte brésilienne avant d'en être chassés trois ans plus tard par les Portugais. Elle s'intéresse à la façon dont ces missionnaires nomment et s'approprient la terre où ils débarquent, alors occupée par des peuples de langue tupi. En s'appuyant sur les récits de deux membres de l'expédition, Claude d'Abbeville et Yves d'Evreux, elle étudie les enjeux de l'attribution de toponymes et d'ethnonymes aux lieux et aux peuples « découverts » par les Français. Plus précisément, elle met à jour les mécanismes qui font de l'acte de nomination un moyen symbolique d'établir la domination coloniale. En recourant à des comparaisons avec les stratégies mises en œuvre par d'autres acteurs coloniaux (Portugais, Espagnols, mais aussi missionnaires français au Canada), elle discute également l'idée selon laquelle la place que les capucins accordent aux Indiens dans leurs récits constituerait une spécificité française.
- 24 Giovanni Venegoni (EHESS, CRH) a porté son attention sur une expérience coloniale postérieure à celle, très brève, des missionnaires français au Brésil, en choisissant d'explorer les transformations politiques et socio-économiques de la colonie implantée dans la partie méridionale ou « bande sud » de Saint Domingue au cours de la première moitié du XVIII^{ème} siècle. Malgré la rareté des sources disponibles sur cette période, il

s'efforce de reconstituer les dynamiques qui ont abouti à la « vente » d'un fort français, le Fort Saint-Louis, aux Anglais en 1748, un événement qui marque une rupture des liens entre la métropole et la population dominguoise du sud de l'île. Il fait apparaître que le changement de souveraineté de ce fort est étroitement lié à la situation de crise vécue par les officiers subalternes en charge de l'administration de la « bande sud ». Confronté à une perte de pouvoir socio-économique face à d'autres secteurs d'une société coloniale en plein essor, ils auraient tissés des liens, directs ou indirects, avec des réseaux de marchands et de contrebandiers alliés aux Anglais. Giovanni Venegoni montre que la connivence entre ces différents acteurs a probablement amené les officiers français à « trahir » les intérêts de la métropole, qui n'étaient plus les leurs, et à céder Fort Saint-Louis aux Anglais.

- 25 Au cours de la discussion qui a suivi ce panel, Cécile Vidal (EHESS-CENA), spécialiste de l'histoire atlantique, a fait valoir la nécessité, pour appréhender des objets à multiples ancrages géographiques et historiographiques tels que ceux de Géraldine Méret et Giovanni Venegoni, d'allier à une approche comparative les outils méthodologiques développés par l'histoire croisée⁸ et surtout, de travailler à partir de sources de première main issues des différents domaines pris en compte.

NOTES

1. Le MASCIPO a, depuis l'organisation de cette journée d'études, changé de nom et est aujourd'hui appelé, tout simplement, « Mondes Américains ».
2. Pour un bilan critique des apports de l'historiographie atlanticiste et la présentation d'une perspective alternative d'histoire globale, cf. Greene, Jack P., et Morgan, Philip D. (dir.), *Atlantic History. A Critical Appraisal*, Oxford, Oxford University Press, 2009.
3. Wood, Peter H., « From Atlantic History to a Continental Approach » in Greene et Morgan (dir.), *op. cit.*, p. 279-298.
4. Bolton, Herbert, « The Epic of Greater America », *American Historical Review*, vol. 38, 1933, p. 448-474. Cf. aussi Hanke, Lewis (dir.), *Do the Americas Have a Common History? A Critique of the Bolton Theory*, New York, Knopf, 1964.
5. Des mouvements similaires sont également nés sur les autres continents. Si les peuples autochtones sont loin de former une catégorie homogène, leurs revendications présentent assez de points communs pour qu'ils possèdent des organes représentatifs à l'échelle internationale, notamment une « Instance permanente sur les questions autochtones » à l'ONU.
6. Espace englobant les zones d'influence des puissances coloniales européennes.
7. Pour un état de l'art de l'histoire atlantique, voir Games, Alison, « Atlantic History : Definitions, Challenges and Opportunities », *American Historical Review*, n° 111, vol. 3, juin 2006, p. 741-757, et Vidal, Cécile, « La nouvelle histoire atlantique en France : Ignorance, réticence et reconnaissance tardive », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Coloquios, septembre 2008, en ligne (URL : <http://nuevomundo.revues.org/42513>)
8. Cf. Werner, Michael, et Zimmerman, Bénédicte, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2003/1, 58^{ème} année, p. 7-36.

AUTEURS

ELISE CAPREDON

Doctorante au CERMA / Mondes Américains (EHESS)

ELSA DEVIENNE

Doctorante au CENA / Mondes Américains (EHESS)

FÉLIX LANDRY

Doctorant au CERMA / Mondes Américains (EHESS)